

*Mes voisins*

Eric Onnen

Eric Onnen

Mes voisins

© Eric Onnen, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0098-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Du même auteur**

Au pied du mur – Chronique berlinoise – Janvier 1989 – avril 1990

Collection Témoins / Gallimard

# 1.

Mes voisins sont vraiment moches. Ça saute aux yeux, ils sont aussi moches de loin que de près, de jour que de nuit, l'été que l'hiver et ils sont moches jusque dans chaque détail de leur anatomie, ce qui m'épargne l'effort d'en faire le tour. Pour se faire une idée de la question, je pourrais me cantonner aux doigts de mon voisin qui ressemblent à de grosses saucisses molles et quand il me serre la main, j'ai toujours peur qu'il en laisse un bout dans la mienne. Sa femme, en plus d'avoir une voix qui grince comme une vieille porte, est conne comme un balai et mauvaise comme une teigne. Avec sa tête de cheval, les piercings qui envahissent son visage et les écouteurs de son téléphone greffés aux oreilles, leur fille offre un exemple terrifiant des mutations auxquelles s'expose l'espèce humaine au XXI<sup>e</sup> siècle. Quant à leur fils, c'est un gros bébé ahuri avec des dents gâtées qui, pour aggraver son cas, a cru bon se faire tatouer deux poignards entrecroisés et une tête de mort sur le bras. Et leur chien est un sale roquet hargneux et bruyant qui, dès le premier jour, a choisi de venir chier juste devant ma porte pour que je glisse sur ses crottes en sortant de chez moi.

Avec le temps, c'est vrai, les choses les plus disgracieuses finissent par apparaître sous un jour favorable et, de nos jours, on tombe en pamoison devant les rondeurs chromées des voitures des années cinquante et, d'ici peu, il y a fort à parier qu'on se battra pour porter les costumes aux couleurs pisseuses des minets des années soixante-dix, avec leurs pantalons à pattes d'éléphant et leurs cols pelle à tarte. Pour ce qui est de mes voisins en revanche, je crains qu'il faille patienter trois ou quatre siècles, au bas mot, avant qu'ils ne bénéficient de cet effet rétroactif qui ferait qu'en découvrant une photo d'eux, un archéologue bien luné esquisserait ne serait-ce qu'un petit sourire indulgent.

Ce n'est pas par hasard que mes voisins sont aussi moches, que ma voisine arbore constamment une mine renfrognée, aussi aimable qu'une porte de prison, et que la bedaine de mon voisin est surmontée d'une tête d'abruti avec des petits yeux noirs sans cesse sur le qui-vive. Si mes voisins sont aussi moches, c'est qu'ils l'ont cherché, une telle laideur ne tombe pas du ciel, dès leur plus jeune âge, leurs parents ont dû s'en épouvanter et mes voisins n'ont depuis eu de cesse

de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour entretenir et consolider leur laideur. Aujourd'hui, évidemment, rien ne pourra plus les rendre beaux, la chirurgie esthétique la plus sophistiquée jetterait l'éponge devant un tel défi. Toute tentative d'atténuer leur laideur ne fait que l'amplifier et, maquillée, avec une livre de bijoux dorés répartis entre son cou, ses oreilles et ses doigts, ma voisine fait carrément peur. Quant à son mari, mon voisin, endimanché, il fait penser à un dignitaire soviétique ventripotent. Et le pire, c'est que j'ai l'impression que leur laideur est contagieuse. Dès que je les aperçois, je suis assailli par un malaise qui fait que je ne me sens moi-même plus très beau non plus et à mesure que je m'approche d'eux, ce qu'il m'est parfois impossible d'éviter, leur laideur m'envahit progressivement et, si l'on me prenait en photo à côté de mes voisins, je serais sans doute à peu près aussi repoussant qu'eux. Il faut se rendre à l'évidence, la laideur de mes voisins est à l'opposé de la laideur discrète et honteuse de ces personnes qui, conscientes de n'avoir pas été gâtées par la nature, rasant les murs et cherchent toujours, sur les photos, à se planquer derrière leurs congénères plus présentables. Il ne s'agit pas non plus, chez mes voisins, de la laideur tranquillement assumée par ceux de nos contemporains qui, grâce au détachement vis-à-vis d'eux-mêmes qu'ils ont su cultiver, se sentent assez robustes pour affronter le monde malgré un nez trop long ou des jambes trop courtes. Non, chez mes voisins, la laideur dont ils sont si généreusement pourvus est tonitruante et dominatrice, elle rayonne de leurs personnes avec un luxe outrancier et, comme ces gagnants du loto qui, pour se convaincre de leur subite fortune, paradent dans le plus gros quatre-quatre en vente sur le marché, portent de grosses montres qui coûtent une décennie de salaire et s'obligent à fumer des havanes qui leur donnent la nausée, mes voisins affichent crânement leur incommensurable laideur, ils veulent en faire profiter les autres. Ils sont moches et tiennent à ce que cela se sache.

## 2.

Mes voisins, bien entendu, dès que j'ai compris qu'ils voulaient s'installer dans la petite maison en face de chez moi pour devenir mes voisins, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour écarter ce danger. Quand, par une belle journée de printemps, j'ai aperçu de ma fenêtre ces quatre corps lourds et lents s'extraire de leur voiture pour rôder autour de la maison d'en face, à l'abandon depuis des lustres, quelle n'a pas été ma terreur. La vieille pancarte « *À louer* » avait eu le temps de jaunir et jusque-là, à ma connaissance, personne ne s'était intéressé à cette maison en piteux état. Mes voisins, eux, qui n'étaient pas encore mes voisins à ce moment-là, c'est visiblement surtout le garage qui éveillait leur convoitise. Je me souviens les avoir vus mesurer précisément la largeur et la hauteur du portail, noter les dimensions sur un bout de papier et s'entretenir longuement à ce sujet en faisant de grands gestes. Mon futur voisin arpenta même plusieurs fois la rue pour mesurer la distance entre l'étroit trottoir de la maison où j'habite et l'entrée du garage. Il se livrait à d'étranges manœuvres, les bras écartés, avançant et reculant au milieu de la rue tout en regardant autour de lui d'un air inquiet, comme s'il craignait que ne survienne de nulle part un véhicule pour l'écraser. Pendant qu'il manœuvrait ainsi sous mes fenêtres, il imitait le bruit d'un moteur en faisant vibrer ses lèvres comme le font les enfants. L'agent immobilier qui les accompagnait, un jeune type apparemment assez satisfait de la coupe de son costume, observait leur manège en se demandant à quel genre d'énergumènes il avait affaire. L'intérieur de la maison, qui ne devait pourtant pas être irréprochable, intéressa moins mes futurs voisins que le garage. Ils visitèrent la maison au pas de charge, sans se donner la peine d'ouvrir les volets pour se faire une idée de la clarté des pièces ni s'attarder sur les explications de l'agent immobilier. En revanche, à peine ressortis, mon voisin, sa femme et leur fils poursuivirent leur controverse sur la largeur de la rue comparée à celle du portail du garage tandis que leur fille, habillée comme pour un enterrement, se réinstalla à l'arrière de la voiture, écouteurs sur les oreilles et les yeux rivés à son téléphone. Toute cette agitation ne lui faisait apparemment ni chaud ni froid. En prenant garde à ne pas être vu, j'observais leurs manœuvres de la fenêtre de ma cuisine pendant qu'une irrépressible sensation de catastrophe me traversa le thorax. Que ces gens s'installent à un jet de pierre de ma maison, littéralement

sous mon nez, me paniquait. Mon existence en serait bouleversée, je savais qu'ils perturberaient ma tranquillité, qu'ils m'empêcheraient de travailler, qu'ils empièteraient sur mon espace vital, que je n'aurais plus l'esprit libre, qu'il ne pourrait plus jamais être question de la moindre sérénité dans cette maison et je me demandais sérieusement si, avec des voisins pareils, la vie valait encore la peine d'être vécue. Je regrettais l'inconscience qui m'avait amené à venir habiter ici six ans auparavant. J'avais l'impression que toutes les décisions que j'avais prises dans ma vie revêtaient soudain un sens nouveau, comme s'il était prévu de longue date qu'elles débouchent sur le cataclysme qui se dessinait sous mes yeux. Alors, me ressaisissant, j'ai commencé à échafauder des stratagèmes pour écarter le péril incarné par ces gens qui envisageaient de devenir mes voisins. Il fallait absolument faire quelque chose et j'y ai consacré une nuit blanche. Tout naturellement, j'ai d'abord pensé faire sauter la maison d'en face à la dynamite, après tout, aux grands maux les grands remèdes. J'imaginai leurs visages ahuris lorsqu'ils seraient descendus du camion de déménagement, ne trouvant plus qu'un tas de gravats. Ils n'auraient plus rien eu à mesurer ! Plus de garage, plus de portail, rien, juste un terrain vague avec des pans de mur en morceaux, des tuiles cassées et des poutres calcinées pointant vers le ciel. Je serais sorti de chez moi précipitamment et, allant à leur rencontre, j'aurais pris plaisir à m'apitoyer hypocritement sur leur sort, incriminant le gaz et la fatalité. Et, tout en les félicitant d'avoir échappé de si peu à une mort certaine, je n'aurais pas été avare de tapes fraternelles sur leurs épaules et j'aurais attendu qu'ils remontent dans leur voiture et déguerpissent pour toujours avant de pousser un soupir de soulagement. Je crois même que j'aurais fait deux ou trois entrechats guillerets au milieu de la rue.

Le problème, c'est que je n'avais évidemment pas de dynamite sous la main et pas non plus la moindre idée d'où j'aurais pu m'en procurer. Sans compter que je n'ai aucune compétence dans ce domaine et que, passant en revue tous mes amis, proches ou lointains, je me suis aperçu que, parmi eux, personne n'aurait pu me venir en aide. J'en suis venu à regretter de ne fréquenter que des personnes aux occupations ennuyeuses et, par exemple, aucun artificier à la retraite, aucun gangster rangé des voitures, pas même un ancien terroriste assagi ayant conservé, parce qu'on ne sait jamais, au fond d'un grenier de quoi faire sauter cette malheureuse bicoque... J'avais bien croisé, il y a de nombreuses années, un type qui fricotait avec les républicains irlandais, mais je ne me souvenais même plus de son nom. Me tournant et me retournant dans mon lit



sans trouver le sommeil, je pestais d'avoir eu si peu de discernement dans le choix de mes fréquentations puisque, même quand on a choisi de mener une vie honnête, ce qui est mon cas, il peut être utile de disposer du numéro de téléphone d'un tueur à gages, d'un bandit de grand chemin ou d'un terroriste international. Dans mon désarroi, j'en venais à considérer qu'il pouvait y avoir des avantages à vivre dans un pays moins raffiné que le nôtre, où les hommes de main se recrutent à chaque coin de rue et où l'on ne répugne pas aux procédures expéditives. Comme tel n'est pas le cas dans notre pays, il me fallait donc opter pour des méthodes plus subtiles.

Je me suis alors souvenu d'un film dans lequel, pour déloger des squatteurs, des intermédiaires peu scrupuleux avaient recours à des rats enfermés dans des sacs en jute qu'ils relâchaient dans les cages d'escalier. Malheureusement, le scénario n'expliquait pas comment ces petits malins s'y étaient pris pour faire entrer les rats dans leurs sacs. De nos jours, les rats, on peut certes les acheter dans les animaleries, mais il m'en aurait fallu beaucoup et je n'étais pas entièrement convaincu de l'efficacité du procédé. Après avoir pesé le pour et le contre, j'abandonnai aussi l'idée pourtant séduisante d'introduire dans la maison des frelons asiatiques, des guêpes, des fourmis rouges, des termites ou même un cocktail de ces bestioles. On trouve facilement dans le commerce des produits redoutables pour les exterminer de façon radicale alors qu'en revanche, comme elles ne sont pas elles-mêmes commercialisées, j'aurais perdu un temps fou à essayer d'en capturer dans la nature, avec tous les risques que ça comportait. Et là encore, l'étroitesse de mon réseau relationnel se retournait contre moi : je ne connais aucun entomologiste, même amateur...

Au milieu de la nuit, j'ai cru avoir trouvé la parade. Je m'étais même émerveillé devant ma propre ingéniosité. Il me suffisait de placarder sur la porte de la maison d'en face, au petit matin, un faux arrêté municipal d'insalubrité qui mentionnerait quelque chose d'aussi dissuasif qu'un risque d'effondrement. Avec les moyens de reproduction moderne et un logiciel de traitement des images, c'est un jeu d'enfant de fabriquer un faux document administratif ayant toutes les apparences de l'authenticité. J'étais sur le point de me lever pour m'installer derrière mon ordinateur lorsque j'ai compris qu'il y avait une faille. Si mes futurs voisins paraissaient assez balourds pour tomber dans le panneau, en revanche, le jeune agent immobilier aurait tout de suite flairé l'embrouille et tôt fait d'appeler la Mairie pour vérifier. Non seulement ma combine aurait lamentablement foiré, mais les soupçons se seraient vite portés sur moi et

j'aurais pu avoir de gros ennuis.

Ensuite, j'ai vaguement pensé lancer une pétition dans le quartier pour mobiliser les habitants contre l'arrivée de mes futurs voisins, mais il aurait fallu faire du porte-à-porte pour recueillir des signatures et le temps m'était compté, ils pouvaient débarquer d'un jour à l'autre. En plus, je voyais mal quel prétexte j'aurais pu invoquer, il était délicat de faire passer mes futurs voisins pour des musulmans radicalisés ou des revendeurs de haschisch et, aussi repoussants soient-ils, leur laideur ne constituait pas un argument assez mobilisateur. Découragé, je me suis demandé si, au fond, je n'attachais pas trop d'importance à la beauté des êtres, justement. J'essayais de me convaincre qu'aussi moches soient-ils, les gens ont tous le droit de vivre. Et il faut bien qu'ils s'installent quelque part, dans un pays libre, on ne peut pas les enfermer dans des camps ou obliger tous les gens moches à vivre dans le même département. Certes, il était regrettable qu'ils choisissent justement d'habiter sous mon nez, mais que pouvais-je y faire ? Après une nuit sans sommeil, épuisé par ces cogitations infructueuses, à la première heure, j'ai appelé l'agence immobilière dont le numéro figurait encore sur l'écriteau « *À louer* » en prétendant être intéressé. Une voix féminine ne cacha pas sa surprise et me répondit que ce n'était vraiment pas de chance : le contrat de location de cette maison venait tout juste d'être signé. L'agence se ferait un plaisir de me faire visiter d'autres logements à louer dans le même quartier, tout dépendait de ce que je cherchais exactement... J'ai raccroché. C'était foutu, je ne voyais plus comment empêcher l'emménagement pile en face de chez moi de la famille la plus laide de l'hémisphère nord.